



HAL
open science

Sans moi qui suis si peu... : sur quatre citations dans l'Histoire de la peinture en Italie

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Sans moi qui suis si peu... : sur quatre citations dans l'Histoire de la peinture en Italie. 2022. halshs-03646845

HAL Id: halshs-03646845

<https://shs.hal.science/halshs-03646845>

Submitted on 20 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 52

le 14 mars 2022

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'**aillEURs**
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Sans moi qui suis si peu... :
sur quatre citations dans *l'Histoire de la peinture en Italie*

Takeshi MATSUMURA

Comme on sait, *l'Histoire de la peinture en Italie*¹ contient un nombre considérable de citations ou d'allusions, dont la plupart ont été élucidées dans l'édition soignée de Paul Arbelet² et dans une moindre mesure par des notes complémentaires de Victor Del Litto dans la publication du Cercle du Bibliophile de 1969³ et sa propre édition de 1996⁴. Il en reste néanmoins, me semble-t-il, quelques-unes qui demandent des observations supplémentaires. Dans la présente notule, je vais soumettre à la sagacité des lecteurs des hypothèses sur quatre cas.

Le premier cas est une citation anonyme qui figure dans le chapitre XII « La beauté méconnue ». Voici le passage d'après la publication originale de 1817 :

On a dit : Le sublime est le son d'une grande ame ; on peut dire avec plus de vérité : La beauté dans les arts est l'expression des vertus d'une société⁵.

Sur cet « on » qui a dit : « Le sublime est le son d'une grande ame », ni Paul Arbelet⁶ ni Victor Del Litto⁷ n'ont rien dit, sans doute parce qu'à leurs yeux l'allusion était tellement limpide qu'elle ne méritait pas d'être expliquée. Mais si l'on pense à Alexandre Lenoir qui avouait son embarras en consignait dans son exemplaire interfolié : « Si je me trouvais avec lui⁸, je lui demanderais ce qu'il entend par le “sublime est le ton d'une grande âme” et par

¹ *Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, P. Didot l'aîné, 1817, 2 vol. Je désigne cette publication par *Histoire1817*. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

² Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, Paris, Champion, 1924, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireA*.

³ *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel, Genève, Editio-Service, 1969, Cercle du Bibliophile, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireAD*.

⁴ *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Édition établie par* Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1996, Folio essais. Je désigne cette publication par *HistoireD*. Sur cette publication problématique, voir mes articles « Sauf le respect que je dois à la compagnie... : sur *l'Histoire de la peinture en Italie* éditée par Victor Del Litto », dans *Glaliceur*, 47, 2022, p. 1-18 ; « Une médiation entre *l'Edinburgh Review* et *l'Histoire de la peinture en Italie* », *ibid.*, 48, 2022, p. 1-13 ; « Un des plus beaux textes symboliques de Stendhal », *ibid.*, 49, 2022, p. 1-9 ; « Stendhal helléniste et orientaliste ? », *ibid.*, 50, 2022, p. 1-9 ; « Quand Victor Del Litto a paraphrasé Paul Arbelet », *ibid.*, 51, 2022, p. 1-13.

⁵ *Histoire1817*, t. I, p. 39.

⁶ *HistoireA*, t. I, p. 89.

⁷ *HistoireD*, p. 102.

⁸ C'est-à-dire l'auteur de *l'Histoire de la peinture en Italie*.

«la beauté dans les arts est l'expression d'une société»⁹ », on peut se demander s'ils ont eu raison. Cependant, les éminents éditeurs se sont probablement dit que, pour savoir de quoi il s'agissait, il suffisait de se souvenir que Stendhal avait cité en 1824 la même phrase dans la *Vie de Rossini* en l'attribuant à Vauvenargues. Pour les lecteurs qui n'ont pas appris par cœur tous les écrits stendhaliens il ne serait pas superflu de rappeler le passage du chapitre XLV « De San-Carlo et de l'état moral de Naples, patrie de la musique » de l'ouvrage de 1824 qui nous intéresse :

Un écrivain moderne, l'aimable Vauvenargues, ce me semble, a dit : « Le sublime est le son d'une grande âme¹⁰. »

Où Vauvenargues a-t-il écrit la phrase ? Apparemment la question n'a intéressé personne. Car parmi les éditeurs que j'ai consultés, ni Henry Prunières¹¹ ni Victor Del Litto¹² ni Ernest Abravanel¹³ ni Pierre Brunel¹⁴ ni Suzel Esquier¹⁵ n'ont commenté la citation. Il en va de même chez les traducteurs Richard N. Coe¹⁶ et Mariolina Bongiovanni Bertini¹⁷. Ont-ils jugé à l'unanimité que la référence était trop évidente et qu'elle était accessible à tous les lecteurs ? Peut-être. Mais je dois avouer qu'il m'a été impossible de savoir de quel texte du moraliste provenait la citation. Certes, dans son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, que Stendhal a lue en décembre 1802 selon Victor Del Litto¹⁸, Vauvenargues parle du sublime, mais on n'y trouve que des phrases comme celles-ci :

⁹ Victor Del Litto, « Le premier lecteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* : Alexandre Lenoir. Notes inédites », dans *Stendhal Club*, 52-54, 56 et 59, 1971-1973 ; article repris dans *id.*, *Une somme stendhalienne. Études et documents 1935-2000*, Paris, Champion, 2 vol., t. I, p. 885-943, la citation est à la page 892 ; voir aussi l'*HistoireD*, p. 566.

¹⁰ *Vie de Rossini* par M. De Stendhal ; ornée des Portraits de Rossini et de Mozart, Paris, Auguste Boulland, 1824, 2 vol., t. II, p. 589.

¹¹ *Id.*, *Vie de Rossini suivie des Notes d'un dilettante, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Henry Prunières, Paris, Champion, 1922, 2 vol., t. II, p. 254.

¹² *Id.*, *Vie de Rossini, Préface et notes* de Victor Del Litto, Lausanne, Rencontre, 1961, p. 500.

¹³ *Id.*, *Vie de Rossini suivie des Notes d'un dilettante, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Henry Prunières, *Nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel*, Genève, Editio-Service, 1968, Cercle du Bibliophile, 2 vol., t. II, p. 506-507.

¹⁴ *Id.*, *Vie de Rossini, Édition présentée, établie et annotée* par Pierre Brunel, Paris, Gallimard, 1992, Folio classique, p. 476.

¹⁵ *Id.*, *L'Âme et la Musique, Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, Vie de Rossini, Notes d'un dilettante, Édition présentée et annotée* par Suzel Esquier, Paris, Stock, 1999, p. 661.

¹⁶ *Life of Rossini* by Stendhal, *New and revised edition, Translated and annotated* by Richard N. Coe, Londres, John Calder et New York, Riverrun Press, 1956 ; 1970 ; 1985, p. 454. Son index détaillé, s.v. *Vauvenargues* (p. 564) ne nous apprend pas dans quel texte de Vauvenargues se trouve la phrase.

¹⁷ *Id.*, *Vita di Rossini a cura di Mariolina Bongiovanni Bertini, Traduzione dal francese di Ubaldo Peruccio, Introduzione di Bruno Cagli*, Turin, EDT, 1983 ; 2019, p. 314. Son index, s.v. *Vauvenargues* (p. 406) renvoie – probablement à tort – à la page 31.

¹⁸ *La Vie intellectuelle de Stendhal. Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 51.

Le sublime ajoute à la noblesse une force & une hauteur qui ébranlent l'esprit, qui l'étonnent & le jettent hors de lui-même ; c'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé, ou d'une grande & surprenante idée.

On ne peut sentir le sublime d'une idée dans une faible expression ; mais la magnificence [p. 30] des paroles avec de faibles idées est proprement du Phébus : le sublime veut des pensées élevées avec des expressions & des tours qui en soient dignes¹⁹.

En partant d'un tel morceau, Stendhal a-t-il réussi à inventer le décasyllabe « le sublime est le son d'une grande âme » ? Pas plus que les éditeurs et les traducteurs de la *Vie de Rossini*, Georges Saintville ne nous aide à percer l'énigme dans son *Stendhal et Vauvenargues*²⁰.

Si l'on admet que l'attribution de la phrase au moraliste est fautive, puisqu'il s'agit du sublime, ne faut-il pas penser au *Traité du sublime* de pseudo-Longin²¹ ? Quoique Georges Kliebenstein ne mentionne pas cette œuvre dans son article sur « Stendhal face au grec²² », il est tentant de supposer que Stendhal se base sur la phrase célèbre de l'œuvre grecque : « ὕψος μεγαλοφροσύνης ἀπήχημα », que de nos jours Henri Lebègue traduit par « le sublime est la résonance d'une grande âme²³ » et qu'en 1674 Boileau a rendue par « cette Elevation d'esprit [est] une image de la grandeur d'ame²⁴ ». Doit-on considérer que pour son *Histoire de la peinture en Italie* et la *Vie de Rossini*, notre auteur, peu satisfait de la version de Boileau, s'est donné la peine de traduire lui-même la phrase grecque en français ? Vu sa compétence, ce serait peu probable. Il me semble qu'il y a eu un intercesseur qui lui a fourni un texte plus approprié. C'est peut-être le *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne* de La Harpe. Citons un passage qui me paraît digne d'intérêt :

Il [= Longin] revient sur ce qu'il a dit de cette disposition au grand qu'il faut tenir de la nature. « On peut cependant la fortifier, et la nourrir par l'habitude de ne remplir son ame que de sentimens honnêtes et nobles. Il n'est pas possible qu'un esprit toujours rabaisé vers de petits objets produise quelque chose qui soit digne d'admiration et fait pour la postérité. On ne met dans ses écrits que ce

¹⁹ *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de maximes*, Paris, Antoine-Claude Briasson, 1746, Livre I, chapitre « Du langage et de l'éloquence », p. 29-30.

²⁰ Paris, Divan, 1938.

²¹ Voir Dominique Peyrache-Leborgne, *La poétique du sublime de la fin des Lumières au romantisme (Diderot, Schiller, Wordsworth, Shelley, Hugo, Michelet)*, Paris, Champion, 1997, p. 313.

²² Article paru dans Marie-Rose Corredor (éd.), *Stendhal à Cosmopolis. Stendhal et ses langues*, Grenoble, ELLUG, 2007, p. 25-59.

²³ *Du Sublime, Texte établi et traduit par Henri Lebègue, Deuxième édition revue et augmentée*, Paris, Les Belles Lettres, 1952, IX, 2, p. 12.

²⁴ *Traité du sublime, ou Du merveilleux dans le discours, traduit du grec de Longin*, dans Boileau, *Œuvres complètes, Introduction par Antoine Adam, Textes établis et annotés par Françoise Escal*, Paris, Gallimard, 1966, Bibliothèque de la Pléiade, p. 351.

qu'on puise dans soi-même, et *le sublime est*, pour ainsi dire, *le son que rend une grande âme*²⁵. »

Par rapport à la version de Boileau, la proposition finale que j'ai soulignée est plus proche du décasyllabe qui nous intéresse, et elle aurait pu servir de point de départ pour Stendhal. Celui-ci aurait donc dû attribuer la phrase à Longin ou à « un ancien », et non pas à « un auteur moderne » ni à « l'aimable Vauvenargues » ni à un trop vague « on ». Son attribution trompeuse proviendrait sans doute du fait qu'il aurait voulu éviter d'étaler son érudition ou plutôt de mentionner La Harpe, dont il n'a cessé de dire du mal après avoir déclaré le 30 brumaire an XIII qu'il faudrait « délaharpiser et dégaggoniser [s]on goût²⁶ ». Toutefois, on ne devrait pas oublier que dans son *Journal* du 1^{er} mai 1801 il se vantait d'avoir « beaucoup lu Laharpe » et d'avoir « lu les tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée*²⁷ ». Cette lecture intensive a certainement laissé dans ses œuvres des traces, quoique peu visibles parce que dissimulées sous les références vagues ou fausses. J'en ai relevé un exemple dans les *Lettres écrites de Vienne en Autriche, sur le célèbre compositeur J^b. Haydn, suivies d'une Vie de Mozart et de Considérations sur Métastase et l'état présent de la musique en France et en Italie*²⁸ et un autre dans *Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827*²⁹. Si mon hypothèse n'est pas le fruit d'une imagination déréglée, la phrase « le sublime est le son d'une grande âme » de l'*Histoire de la peinture en Italie* et de la *Vie de Rossini* pourra être ajoutée au dossier toujours ouvert sur Stendhal lecteur de La Harpe.

* * *

Le deuxième cas qui attire notre attention est une des notes de l'auteur dans le chapitre XVI « École de Giotto » de l'*Histoire de la peinture en Italie*. La voici d'après la publication originale de 1817 :

Un des effets les plus plaisants de la puissance de Napoléon, c'est la société anglaise pour la Bible. La première année, 1805, cette société eut 134,000 fr. à dépenser ; le revenu de la dixième année, terminée le 31 mars 1814, s'est élevée à 2,093,184 fr.

Le nombre des exemplaires distribués en 1813 est de 167,320 exempl. de la Bible, et de 185,249 exempl. du Nouveau Testament. Le nombre total des Bibles mis en circulation depuis l'origine s'élève à 1,027,000. On a traduit ce livre dans une infinité de langues ; on a des gens pour le faire distribuer aux sauvages au retour de leurs chasses, afin de les rendre *humains*. Par-tout, disent les graves

²⁵ T. I, Paris, Agasse, an VII, p. 115.

²⁶ *Journal*, 30 brumaire an XIII, dans Stendhal, *Œuvres intimes*, Édition établie par Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1981-1982, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol. (= O.I.), t. I, p. 152.

²⁷ *Ibid.*, p. 4 ; voir aussi Victor Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal*, op. cit., p. 29.

²⁸ Paris, P. Didot l'aîné, 1814. Voir mon article « Sur quatre citations dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* : à la mémoire d'Akira Unami », dans *Glaliceur*, 45, 2022, p. 1-11.

²⁹ Paris, Urbain Canel, 1827, 3 vol. Voir mon article « Sur quelques épigraphes d'*Armance* et du *Rouge et le Noir* », à paraître dans la *Revue Stendhal*.

Anglois dans leurs [p. 72] rapports, le *taux moyen* de la moralité s'élève par la lecture de la Bible ; cette lecture perfectionne la *raison*³⁰.

Et Stendhal ajoute une autre note sur cette note : « Rapport de la Société de la Bible, 5 vol. Londres, 1814. Adresse de Leichester, pag. 366³¹ ». Tous les chiffres énumérés, les mots en italique, les références bibliographiques suggèrent que Stendhal s'est appuyé sur quelque source écrite ou orale pour rédiger ces notes infrapaginales. Mais laquelle ? La question n'a apparemment intéressé ni Paul Arbelet³² ni Victor Del Litto³³, car ils ne les ont pas commentées. Ont-ils jugé que la provenance des renseignements qui y figurent était si claire qu'elle n'avait pas besoin d'être explicitée ? Peut-être. Même si je risque d'enfoncer une porte ouverte, il me paraît utile, au moins pour certains lecteurs, de mettre en lumière le texte qui a inspiré notre auteur.

On peut d'abord supposer qu'il a eu recours au texte anglais qu'il appelle « Rapport de la Société de la Bible, 5 vol. » pour en extraire certaines parties en les traduisant en français. Par exemple, son renvoi à l'« Adresse de Leichester, pag. 366 » nous invite à considérer comme une éventuelle source le rapport « No. XL, Leicester Auxiliary Bible Society » daté du 19 février 1810, qui a paru dans le premier volume des *Reports of the British and Foreign Bible Society with Extracts of Correspondence, &c., for the Years 1805, to 1810, inclusive*³⁴. On lit en effet aux pages 366-367 du volume un discours (« Address » en anglais), qui contient un passage remarquable :

*Wherever the Scriptures are generally read, the standard of morals is raised, the public mind is expanded, a spirit of enquiry excited, and the sphere of intellectual vision inconceivably enlarged. While they contribute most essentially to the improvement of reason, by presenting to its contemplation the noblest objects, they aid its weakness, and supply its deficiencies, by information beyond its reach*³⁵.

Les parties que j'ai soulignées correspondent à la dernière phrase de la note citée : « Par-tout, [...] le *taux moyen* de la moralité s'élève par la lecture de la Bible ; cette lecture perfectionne la *raison* », encore que Stendhal ait souligné les mots « taux moyen » et « raison ».

De même, le « Seventh Report » du deuxième tome des *Reports of the British and Foreign Bible Society* contient la lettre « No. XXVIII. From the Rev. B. Kohlmeister, in Labrador.

³⁰ *Histoire1817*, t. I, p. 71-72 ; souligné par l'auteur.

³¹ *Ibid.*, p. 72.

³² *HistoireA*, t. 1, p. 114.

³³ *HistoireD*, p. 120.

³⁴ Londres, L. B. Seeley, sans date, p. 363-367.

³⁵ *Ibid.*, p. 366.

Dated Okkak, Aug. 1810³⁶ » qui commence par « Thanks be to the Lord, I can now inform you of our safe arrival in Labrador » et qui rend compte des activités que le missionnaire accomplit auprès des Esquimaux, et l'on y trouve une phrase, qui rapporte le projet de distribuer à ceux-ci la traduction de l'Évangile selon saint Jean :

Next winter, *when they are all returned from their different excursions*, we shall distribute them, and are certain we shall hear many similar expressions of joy and gratitude ; yes, we anticipate a new period of blessings among our flock³⁷.

Cette phrase et surtout l'expression que j'ai soulignée auraient pu donner à Stendhal l'idée d'écrire : « on a des gens pour le faire distribuer aux sauvages au retour de leurs chasses, afin de les rendre *humains* », même si la proposition finale « afin de les rendre *humains* » avec son soulignage n'était pas dans la lettre de Kohlmeister.

En remontant la note de Stendhal, si l'on s'intéresse au nombre des exemplaires des Écritures distribués, on en relève des renseignements dans le « Tenth Report » paru au début du troisième volume des *Reports* :

The amount of Copies of the Scriptures issued from the commencement of 1813, to March 31 of the present year, is ---

167,320 Bibles,

185,249 Testaments ;

making the total issued, from the commencement of the Institution, to that period,

390,323 Bibles,

595,002 Testaments ;

in all 985,325 Copies ; exclusive of about 41,525 circulated at the charge of the Society from Depositories abroad : making a total of *One Million, Twenty-six Thousand, Eight Hundred, and Fifty Copies*, already circulated by the British and Foreign Bible Society³⁸.

Les données que j'ai soulignées sont passées dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, avec une petite simplification pour le dernier chiffre : « Le nombre des exemplaires distribués en 1813 est de *167,320 exempl. de la Bible*, et de *185,249 exempl. du Nouveau Testament*. Le nombre total des Bibles mis en circulation depuis l'origine s'élève à *1,027,000* ».

Et enfin, si l'on veut se renseigner sur la situation financière de la Société anglaise pour la Bible, le premier volume des *Reports* nous apprend que la recette de la première

³⁶ *Reports of the British and Foreign Bible Society with Extracts of Correspondence, &c.*, t. II, for 1811, 1812, and 1813, Londres, L. B. Seeley, 1813, p. 99-100.

³⁷ *Ibid.*, p. 100.

³⁸ « Tenth Report », dans *Reports of the British and Foreign Bible Society with Extracts of Correspondence, &c.*, t. III, for the years 1814 and 1815, Londres, L. B. Seeley, 1815, p. 54.

année est de 5592 livres sterling à la date du 31 mars 1805³⁹, tandis que dans leur troisième volume on trouve celle de la dixième année, qui est de 87216 livres sterling au 31 mars 1814⁴⁰. En partant de ces sommes, il aurait suffi à Stendhal de donner leur équivalent en francs.

Toutefois, on peut se demander s'il a eu la curiosité ou la patience de parcourir l'ensemble des gros volumes des *Reports* et de recueillir ces informations dans des endroits souvent si éloignés. N'en aurait-il pas plutôt utilisé un résumé, plus facile à manier ? D'après ma recherche sommaire, il me semble avoir trouvé son bien dans la *Bibliothèque britannique* qui a publié en 1814 un article intitulé « Mélanges. Reports of the British and Foreign, etc. Rapports de la société pour la circulation de la Bible, en Angleterre et à l'étranger, avec des extraits de sa correspondance. 5 vol. in-8°. Londres 1805-1814. (Extrait.)⁴¹ ». C'est une longue présentation avec traduction des *Reports of the British and Foreign Bible Society with Extracts of Correspondence, &c.* Plusieurs passages de l'article ont probablement servi à Stendhal. D'abord, les renseignements sur la recette mentionnée dans le premier alinéa de sa note se trouvent au début de l'article, qui retrace l'histoire de la fondation de la Société :

Le succès a dépassé de beaucoup les espérances des fondateurs de cette association respectable. Pour en donner promptement l'aperçu, il suffit de comparer le revenu de la Société à son origine, et dix ans après. Celui de *la première année* (au 31 mars 1805) tant en contributions pour l'année, qu'en donations ou legs, fut de L. st. 5592 (134208 fr.) ; et *le revenu de la dixième* (au 31 mars 1814) s'est élevé à Liv. st. 87216 (2,093,184 fr.). Le nombre des contribuans dépasse actuellement CINQUANTE MILLE⁴².

Les parties que j'ai soulignées figurent dans la note de l'*Histoire de la peinture en Italie* et l'on voit que Stendhal n'a eu besoin ni de chercher au hasard les données significatives ni de convertir en franc les montants donnés en livre sterling.

Les deux premières phrases du deuxième alinéa de la note stendhalienne s'inspirent d'un passage qui se lit un peu plus loin dans l'article de la *Bibliothèque britannique* :

Le nombre des exemplaires des Saintes Ecritures distribués dans l'année 1813 s'élève à 167,320 de la Bible, et 185,249 du Nouveau Testament ; et la totalité des exem-[p. 392]-plaires mis en circulation par la société depuis son origine, s'élève à *un million vingt-six mille huit cent cinquante*. Si l'on y ajoute *cent vingt-deux mille*, imprimés ou sous-pressé, par les soins de diverses sociétés auxiliaires sur le

³⁹ « State of the Society's Fund », dans *Reports*, t. I, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁰ « Abstract of the Cash Account », dans *Reports*, t. III, *op. cit.*, p. 218.

⁴¹ *Bibliothèque britannique*, t. LVII, 1814, p. 386-401 et 504-531.

⁴² *Ibid.*, p. 387.

continent d'Europe, on aura un total de *un million cent quarante-huit mille huit cent cinquante* exemplaires, mis ou à mettre en circulation⁴³.

Comme on peut le constater, les deux premiers chiffres « 167,320 » et « 185,249 » de l'article sont passés tels quels dans la note de Stendhal, tandis que le troisième chiffre « 1 026 850 » donné en lettres y est simplifié en « 1 027 000 » et que les deux autres n'y ont pas trouvé place, sans doute parce qu'ils concernaient des sociétés autres que *the British and Foreign Bible Society* proprement dite.

La phrase suivante de la note sur les traductions et la distribution de la Bible « aux sauvages » a comme point de départ d'abord l'alinéa sur les traductions qui suit la citation précédente :

Une des grandes difficultés de l'entreprise et l'un des objets de dépenses considérables étoit la nécessité de se procurer des *traductions des livres saints dans toutes les langues*, et avec les types des contrées dans lesquelles on avoit l'intention de les faire arriver. L'industrie et la persévérance ont surmonté cet obstacle ; et ces traductions, déjà exécutées dans un nombre de langues et de dialectes des quatre parties du monde, sont actuellement à la mesure des besoins de la société⁴⁴.

Stendhal a condensé ce résumé de la *Bibliothèque britannique* en disant seulement : « On a traduit ce livre dans une infinité de langues », avant de parler de la distribution de la Bible. Pour ce faire, il s'est servi d'une lettre, déjà évoquée plus haut, que le missionnaire Kohlmeister avait adressée pour rendre compte de ses activités chez les Esquimaux :

Le Rev. B. Kohlmeister écrit ce qui suit, d'*Okkak* dans le *Labrador*, août 1810 (7^e Rapp. Append. p. 99) « C'est le 22 juillet que nous avons eu le bonheur de jeter l'ancre dans la baie de Hopedale, et d'y retrouver nos bons amis les Esquimaux. [...] [p. 525] [...] Remerciez mille fois, de notre part, à tous les membres de l'excellente Société de la Bible, du don précieux que vous nous avez fait de l'*Evangile selon St. Jean*, traduit en langue de cette contrée ! [...] *L'hiver prochain, au retour de leurs chasses, j'acheverai les distributions*, et je m'attends à un redoublement de bénédictions⁴⁵.

La version française de cette lettre : « L'hiver prochain, *au retour de leurs chasses, j'acheverai les distributions* » aurait si fort impressionné Stendhal qu'elle est passée sous une forme raccourcie dans sa note : « on a des gens pour le faire distribuer aux sauvages *au retour de leurs chasses* », encore que la proposition finale « afin de les rendre *humains*⁴⁶ » soit de son cru. Il me semble difficile d'imaginer que la version anglaise « when they are all

⁴³ *Ibid.*, p. 391-392 ; souligné par l'auteur.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 392.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 524-525 ; les trois premiers soulignages sont de l'auteur, tandis que le dernier est de moi.

⁴⁶ *Histoire 1817*, t. I, p. 72 ; souligné par l'auteur.

returned from their different excursions » que j'ai citée plus haut ait abouti indépendamment chez les deux auteurs à l'expression identique : « au retour de leurs chasses ».

En ce qui concerne la phrase qui vient ensuite dans la note de l'*Histoire de la peinture en Italie*, elle recopie en résumant un discours de Robert Hall⁴⁷ :

Partout (disent les auteurs de l'Adresse de la ville de Leicester, 6^e Rapp. p. 366) partout où on lit généralement les Saintes Ecritures, le *taux moyen de la moralité s'élève*, dans le peuple, l'esprit public se déploie, et la sphère de l'intelligence s'agrandit. D'une part, *cette lecture perfectionne la raison*, en l'occupant des plus nobles objets ; d'autre part, elle aide notre foiblesse et elle nous conduit jusques là où la raison seule ne pouvoit atteindre...⁴⁸

Ces deux phrases ont tellement plu à Stendhal que celui-ci leur a emprunté plusieurs expressions : « partout », « disent », « le *taux moyen* de la moralité s'élève » (avec soulignage) et « cette lecture perfectionne la *raison* » (où le dernier mot est souligné par lui), y compris le renvoi à l'« Adresse de Leicester, pag. 366 ».

Tous ces rapprochements me semblent suggérer qu'en composant son *Histoire de la peinture en Italie*, notre auteur a utilisé cet article de la *Bibliothèque britannique*, au lieu de consulter et de traduire laborieusement des indications éparpillées dans les gros volumes des *Reports of the British and Foreign Bible Society*. Il a décidément lu avec une attention particulière le volume LVII du périodique genevois, car celui-ci lui a fourni aussi des renseignements sur l'ouvrage de North Douglas intitulé *An Essay on certain Points of Resemblance between the ancient and modern Greeks*, comme je l'ai montré ailleurs⁴⁹.

* * *

Le troisième cas qui nous intéresse est un vers de Boursault cité dans le chapitre X « Ôter le piédestal » de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Rappelons le contexte d'après la publication originale de 1817 :

Il n'est pas un de nos peintres qui ne se sente une immense supériorité sur le pauvre Giotto. Mais ne pourroit-il pas leur dire :
Sans moi, qui suis si peu, vous seriez moins encore.
BOURSAULT⁵⁰.

Comme Stendhal a nommé l'auteur du vers cité, Paul Arbelet n'a pas eu de mal à identifier la provenance et de mettre la note suivante :

⁴⁷ Voir *The Works of the Rev. Robert Hall, A.M.*, t. IV, Londres, Holdsworth and Ball, 1831, p. 366.

⁴⁸ *Bibliothèque britannique, op. cit.*, p. 508 ; les mots « taux moyen » sont soulignés par l'auteur, et le reste l'est par moi.

⁴⁹ Voir mon article « Stendhal helléniste et orientaliste ? », *op. cit.*

⁵⁰ *Histoire 1817*, t. I, p. 34.

Stendhal, à son habitude, corrige l'auteur qu'il cite. Dans la fable que conte Ésope (*Ésope à la Cour*, act. III, sc. X), la source dit au fleuve :

Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins⁵¹.

La note de Victor Del Litto qui reprend le commentaire de son prédécesseur est plus pédagogique, en nous apprenant à quelle époque a vécu l'auteur :

Vers tiré de la pièce *Ésope à la cour* (acte III, scène 10) d'Edme Boursault (1638-1701). La citation est inexacte, dans la pièce la source dit au fleuve : « Sans moi, qui ne suis rien, tu serais encore moins⁵². »

La note des deux éminents spécialistes, apparemment limpide, pose en fait trois questions. D'abord on se demande à quelle édition de la pièce d'Edme Boursault ils se réfèrent. Car les six publications que j'ai consultées – celle de 1742⁵³, celle de 1746⁵⁴, celle de 1771⁵⁵, celle de 1786⁵⁶, celle de 1788⁵⁷ et celle de 1811⁵⁸ – placent à l'unanimité le vers qui nous occupe dans la scène IX de l'acte III, et non pas dans la scène X. Cette scène IX de l'acte III dans la publication de 1811 nous présente deux personnages. Ésope demande à sa « maîtresse » Rhodope qui a mal reçu sa mère ce qu'elle pensera de la fable qu'il va lui réciter :

RHODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait :
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande, et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins !

⁵¹ *Histoire A*, t. I, p. 322 ; titre souligné par l'auteur.

⁵² *Histoire D*, p. 626 ; titre souligné par l'auteur.

⁵³ *Ésope à la cour, comédie héroïque par feu Monsieur Boursault, Nouvelle édition*, Paris, Compagnie, 1742, p. 50.

⁵⁴ *Théâtre de feu Monsieur Boursault, Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de plusieurs pièces qui n'ont point paru dans les précédentes*, t. III, Paris, Compagnie des libraires, 1746, p. 468.

⁵⁵ *Ésope à la cour, comédie héroïque en cinq actes par feu Monsieur Boursault, Nouvelle édition*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, p. 40.

⁵⁶ *Ésope à la cour, comédie héroïque, en cinq actes, en vers par Boursault, Nouvelle édition*, Paris, Bureau de la Petite Bibliothèque des Théâtres, 1786, p. 73.

⁵⁷ *Ésope à la cour, comédie-héroïque de Boursault, Conforme à la représentation*, Paris, La veuve Duchesne, 1788, p. 70.

⁵⁸ *Œuvres choisies de Boursault*, t. I, Paris, Didot, 1811, p. 165.

Quelque injuste⁵⁹ raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.
 Hé bien, de cette fable avez-vous l'ame émue ?
 Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue ?
 Vous pleurez ?

RHODOPE.

Est-ce à tort ? Je suis au desespoir :
 J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
 Sacrifié ma gloire à des chimères vaines ;
 [p. 166] Et fait taire le sang qui coule dans mes veines ;
 Semblable au fleuve ingrat, né d'un foible ruisseau,
 Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
 Ayant reçu le jour d'une esclave étrangère,
 Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere⁶⁰.

Cette scène aurait-elle été déplacée dans quelque version ? Ou bien plus prosaïquement, Paul Arbelet ne s'est-il pas aperçu d'une coquille et Victor Del Litto qui n'a pas vérifié les références a-t-il recopié la faute de son prédécesseur ? Compte tenu d'autres passages de leur édition que j'ai examinés ailleurs⁶¹, ce ne serait pas impossible. En tout cas, si les stendhaliens avaient donné une indication bibliographique élémentaire sur l'édition d'*Ésope à la Cour* qu'ils avaient sous les yeux, ils nous auraient aidés à retrouver l'éventuelle variante qui aurait pu exister mais que jusqu'ici je n'ai pu découvrir.

Ensuite, les vers qui figurent dans la note des deux éminents stendhaliens ne sont pas tout à fait identiques. Alors que celui de Paul Arbelet compte douze syllabes, celui de Victor Del Litto en a treize. Quand celui-ci, qui a modernisé la graphie en remplaçant « serois » par « serais » a introduit « encore » à la place d'« encor », sur quelle source s'est-il appuyé ? Comme on le voit dans l'extrait que j'ai tiré de la pièce, Boursault a écrit celle-ci en alexandrins. Certes, pour les fables insérées il a mêlé parfois des heptasyllabes, des octosyllabes ou des décasyllabes, mais la fable « Le Fleuve et sa Source » est un huitain de douze syllabes. Les six publications du XVIII^e siècle au début du XIX^e que j'ai vérifiées ne contiennent pas la variante que cite « “le Pape” du stendhalisme⁶² ». Peut-être ne s'agit-il que d'une simple erreur ? Mais serait-il possible qu'un érudit de renommée internationale ait commis une telle bévue ? On peut regretter qu'il ne se soit pas donné la peine de nommer le texte qu'il a utilisé.

La troisième question qui se pose est un peu plus sérieuse. Aux yeux des deux éditeurs, Stendhal qui a imprimé « Sans moi, qui suis si peu, vous seriez moins encore »

⁵⁹ La leçon « injuste » figure aussi dans les éditions citées de 1746, de 1786 et de 1788, mais dans celles de 1742 et de 1771 on lit « juste ».

⁶⁰ *Ésope à la cour*, édition citée de 1811, p. 165-166.

⁶¹ Voir mes articles cités à la note 4.

⁶² Selon l'expression du site internet de l'Association Stendhal et des amis du musée Stendhal (Grenoble) : <https://www.association-stendhal.com/bibliographie-coup-de-coeur/108-les-revues-stendhaliennes>.

aurait lui-même altéré « à son habitude » le vers de Boursault : « Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins ». Ce ne serait pas impossible, puisque les sentences que l'on cite de mémoire ne sont pas toujours fidèles. Mais ne pourrait-on pas supposer que notre auteur se soit contenté d'une source intermédiaire au lieu de remonter au texte d'*Ésope à la cour* ? Parmi les sources possibles, il y a un compte rendu d'une reprise de la pièce au Théâtre français, paru dans le *Journal des Débats politiques et littéraires* du 13 novembre 1814. Voici le passage de l'article qui me paraît mériter d'être cité :

Il en est tout autrement de la fable qu'Ésope récite à Rhodope, lorsqu'il veut la rappeler aux sentimens de la nature et de la piété filiale ; Rhodope, fille d'une esclave de Thrace, parvenue à l'opulence par le crédit et la faveur d'Ésope qu'elle doit épouser, méconnoît sa mère indigente, et la reçoit avec froideur et avec mépris. Cette mère malheureuse vient se plaindre à Ésope, celui-ci fait venir la fille ; et, sans lui faire soupçonner le motif de l'entretien, il a l'air de la consulter sur le mérite d'une nouvelle fable qu'il vient d'imaginer, et alors il lui débite un charmant apologue du Fleuve qui méconnoît sa source. A ce vers si simple, si naturel,

Sans moi qui suis si peu tu serois encore moins,

Rhodope est frappée comme d'un coup de foudre. Elle se reconnoît à l'instant, elle déteste l'indigne vanité qui lui a fait trahir la nature, oublier son devoir :

Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mère,

s'écrie-t-elle, et elle demande à voler dans ses bras, et à obtenir son pardon⁶³.

Si Stendhal avait lu cette critique théâtrale, il aurait relevé le vers « Sans moi qui suis si peu tu serois encore moins » et, ayant vu que celui-ci était faux mais sans savoir quelle était la rime, il aurait inversé les mots « encore » et « moins ». De plus, puisque dans *l'Histoire de la peinture en Italie* il parle des « peintres » au pluriel, il aurait remplacé « tu serois » par « vous seriez » pour donner, en ajoutant deux virgule après « moi » et « peu », la version qui figure dans la publication de 1817 : « Sans moi, qui suis si peu, vous seriez moins encore ». Ce n'est naturellement qu'une hypothèse sur la transmission d'une variante, mais on pourrait la prendre en considération avant de décréter que l'écrivain a réécrit selon sa fantaisie le vers de Boursault.

* * *

Le quatrième et dernier cas que j'examine est l'allusion à une pièce de musique. Elle apparaît dans le chapitre LXVI « Que dans ce qui plaît nous ne pouvons estimer que ce qui nous plaît » de *l'Histoire de la peinture en Italie*. Voici le contexte d'après la publication originale de 1817 :

Le véritable Allemand est un grand corps blond, d'une apparence indolente.
Les événements figurés par l'imagination, et susceptibles de donner une

⁶³ *Journal des Débats politiques et littéraires*, le 13 novembre 1814.

impression attendrissante, avec mélange de noblesse produite par le *rang* des personnages en action, sont la vraie pâture de son cœur : comme ce titre que je viens de rencontrer sur un piano⁶⁴.

Six valse favorites de l'impératrice d'Autriche Marie-Louise, jouées à son entrée à Presbourg par la garde impériale.

Quand la musique donne du plaisir à un Allemand, sa pantomime naturelle seroit de devenir encore plus immobile. Loin de là, ses mouvements passionnés, faits extrêmement vite, ont l'air de l'exercice à la [p. 268] prussienne. Il est impossible de ne pas rire⁶⁵.

La pudeur de l'attendrissement manque au dur Germain, et il voit des monstres dans les personnages de Crébillon fils⁶⁶.

En s'appuyant sur la note marginale de l'exemplaire Doucet, Paul Arbelet⁶⁷ a corrigé, tout en le mettant en italique, le titre du morceau donné dans le deuxième alinéa en « *Six valse favorites de l'Impératrice des Français Marie-Louise, jouées à son entrée à Mayence par la garde impériale* ». De son côté, Victor Del Litto⁶⁸ a imprimé cette version amendée, sans nous avertir qu'il a rejeté la leçon de la publication originale ni qu'il a adopté le texte de son prédécesseur. En outre, alors que l'éditeur de 1996 ne l'a pas précisé, celui de 1924 nous apprend que ces quatre alinéas sont la transposition d'« une page du *Journal* de Stendhal, écrite à Sagan le 21 juin 1813 », sans guère de changement « sauf le titre des valse⁶⁹ ». Comme on y trouve néanmoins plus d'une vingtaine de variantes, citons le texte du *Journal* à la date du 21 juin 1813 d'après le manuscrit original⁷⁰ en soulignant les leçons qui divergent de celles de l'*Histoire de la peinture en Italie* :

Le véritable Allemand est un grand⁷¹ *homme blond* d'une apparence indolente. Les événemens figurés par *l'imagination* et susceptibles de donner une impression attendrissante, avec mélange de *noblesse, produit* par le rang des personnages en action, sont la vraie pâture de son *cœur*, comme ce titre que je viens de *rencontrer* : « *6 Valse favorites de l'Impératrice de France Marie Louise, jouées à son entrée à Strasbourg, par la Garde Impériale* » [.]

Quand la *Musique* donne du plaisir à un Allemand, la pantomime *qui lui serait naturelle*, seroit de devenir *encor* plus [f° 64v°] immobile. *Au lieu de cela, il veut singer l'Italien, je crois*, ses mouvemens *passionnés* faits extrêmement vite, ont l'air d'un exercice *commandé et sont très ridicules* (il veut être *gracieux* et ce qu'il fait *pour cela*, le rend *au contraire* déplaisant) [.]

⁶⁴ Ici l'auteur renvoie à une note : « 21 juin 1813. »

⁶⁵ Ici l'auteur renvoie à une note : « Le jeune Allemand veut être gracieux, et ce qu'il fait dans cette vue le rend déplaisant. »

⁶⁶ *Histoire 1817*, t. I, p. 267-268 ; souligné par l'auteur.

⁶⁷ *Histoire A*, t. I, p. 263 et la note à la page 376.

⁶⁸ *Histoire D*, p. 230.

⁶⁹ *Histoire A*, t. I, p. 376, deuxième note sur la page 263 ; titre souligné par l'auteur.

⁷⁰ Car le texte de l'édition de Victor Del Litto (*O.I.*, t. I, p. 876-877) modernise la graphie et normalise la ponctuation et l'emploi des majuscules, sans nous en avertir. Il en va de même dans Stendhal, *Journal*, Édition d'Henri Martineau revue par Xavier Bourdenet, Paris, Gallimard, 2010, Folio classique, p. 983.

⁷¹ Dans le manuscrit, « grand » est suscrit.

*L'Allemand n'a pas la pudeur de l'Attendrissement*⁷².

De même que les éditeurs de l'*Histoire de la peinture en Italie*, ceux du *Journal* que j'ai consultés – d'une part Victor Del Litto⁷³ et de l'autre Henri Martineau et Xavier Bourdenet⁷⁴ – n'ont pas commenté le titre qui nous intéresse. On ne trouve rien non plus dans l'ouvrage de Francis Claudon sur *Stendhal et la musique*⁷⁵. Comment faut-il interpréter le silence total des spécialistes ? Ceux-ci ont-ils jugé que la référence était si évidente qu'elle ne méritait pas d'être commentée ? Sans doute ont-ils raison, mais n'auraient-ils pas dû prendre en considération l'existence de quelques lecteurs qui ne sont pas de grands mélomanes ? Pour aider ceux qui ne sont pas très au courant de la musique allemande, ils auraient pu signaler que Stendhal parle, si je ne me trompe, des six pièces pour piano que Carl Maria von Weber a composées le 20 octobre 1812 et qui portent les numéros 143-148 dans le catalogue de Friedrich Wilhelm Jähns :

Sechs Favorit-Walzer der Kaiserin von Frankreich, Marie Louise. Bei ihrer Ankunft in Strassburg aufgeführt von der Kaiserl. Garde. Für das Pianoforte⁷⁶.

Ainsi, ni le titre donné dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, ni sa leçon corrigée dans l'exemplaire Doucet ne sont exactes, et seule celle du *Journal* est conforme à la partition. Pourquoi Stendhal qui connaissait celle-ci a-t-il changé de nom de lieu ? Pour lui, Presbourg et Mayence sont-ils plus importants que Strasbourg en raison de certains échos qu'ils suscitent dans sa mémoire⁷⁷ ? Peut-être. Serait-ce un détail par trop futile ? Probablement. Cependant il ne serait pas tout à fait inutile de savoir que notre auteur n'a pas inventé le titre qu'il a écrit de plusieurs façons et qu'il avait dans l'esprit un morceau qui n'était pas fictif. En partant de cette identification, chacun pourrait méditer ou gloser sur les significations que l'évocation de la partition pourrait avoir dans le *Journal* et l'*Histoire de la peinture en Italie*.

Il va de soi que les hypothèses que j'ai avancées ici devraient être vérifiées et éventuellement rejetées au profit d'autres, plus sérieuses et plus pertinentes. Si néanmoins elles pouvaient éveiller la curiosité de certains lecteurs, elles n'auraient pas été tout à fait inutiles.

⁷² Bibliothèque municipale de Grenoble, R. 5896 (20) Rés., f^{os} 64-64v^o.

⁷³ *O.I.*, t. I, p. 876.

⁷⁴ *Op. cit.*, p. 983.

⁷⁵ Grenoble, UGA, 2019.

⁷⁶ *Carl Maria von Weber in seinen Werken. Chronologisch-thematisches Verzeichniss seiner sämtlichen Compositionen*, Berlin, Verlag der Schlesinger'schen Buch- und Musikhandlung, 1871, p. 165-167.

⁷⁷ Voir par exemple le *Journal*, le 21 octobre 1809, *O.I.*, t. I, p. 540 : « En en revenant, j'apprends que Mme Z. [= Alexandrine Daru] est arrivée de Presbourg avec ses deux frères. » et le 4 février 1813, *ibid.*, p. 835 : « Je me suis aperçu, de Mayence ici, que j'avais perdu *my passion for my His[tory] of Painting*. » (souligné par l'auteur).